

DES ATELIERS EXPLORATOIRES FACE À UN MONDE DÉCOUVERT. FABRIQUER DES COHABITATIONS SCIENTIFIQUES

Marc Breviglieri et David Goeuru

Dans le contexte oasien, les injonctions institutionnelles à la recherche sont multiples: déploiement d'infrastructures de première nécessité, performance agricole, suivi des migrations humaines, patrimonialisation, attractivité touristique, conservation de la biodiversité, adaptation au changement climatique. Or, ces injonctions sont massivement imposées de l'extérieur des sociétés et finalement interrogent peu la condition habitante dans sa complexité. Les techniques d'enquêtes et les modalités d'analyses privilégiées se conforment de plus en plus à des outils d'appui à la construction d'éléments statistiques objectivables, au profit d'administrations centralisées désireuses de déployer des politiques publiques généralisées et généralisables. Elles laissent finalement très peu de place à la remise en question des paradigmes d'analyse mis au service de ce déploiement. Les chercheurs sont aspirés par cette commande publique ou par des collectifs associatifs, eux-mêmes parties prenantes des négociations sur le devenir oasien. Ils subissent implicitement l'effet d'un projet étendu d'économie de la connaissance, désormais clairement orienté par des modèles d'accords de consortium relevant de stratégies coopératives établies à l'échelle internationale, le plus souvent sous l'autorité de directives et de financements européens ou nord-américains. Ce projet d'économie de la connaissance, qui associe recherche, innovation et développement, incite au recouplement des indicateurs et des systèmes de mesure, et à l'application de bonnes pratiques recouvrant des méthodologies formatées d'enquête.

La discussion sur la nature de ce projet de gouvernance de la recherche ne doit pas s'arrêter à la validité de la démarche scientifique car elle regarde

aussi, et plus profondément, les effets d'une tradition intellectuelle eurocentrée et la manière dont transite à travers elle des modèles et des hiérarchies cosmologiques, des grammaires politiques et morales fondées sur des idéologies spécifiques, et des présupposés discutables sur la transportabilité de certaines matrices ontologiques. Une critique rigoureuse de ce projet d'économie de la connaissance doit envisager de pouvoir détailler les perspectives ouvertes par d'autres modes d'accès à l'enquête. C'est dans cette optique que le programme de recherche Zerka a tenté d'explorer une manière de faire qui propose d'autres modalités d'investigation et de présence sur le terrain. Dans la phase exploratoire que nous décrivons ci-dessous, est exposé un mode d'accès au savoir dont l'objectif n'est pas de renforcer les convictions d'expertise scientifique, mais au contraire de troubler ces dernières pour assurer une plus grande porosité entre les approches disciplinaires. La tentative est alors de pouvoir créer un espace scientifiquement ouvert, en essayant de réduire le plus possible les effets de patronage induit dans la direction d'un programme de recherche¹.

Une question d'ancrage

Le programme Zerka s'est penché sur les mutations récentes et profondes des environnements sociaux, matériels et climatiques particularisant certaines régions oasiennes. Pour d'emblée partir d'un savoir dynamique et ouvert à ces mutations, ce programme a choisi pour point d'ancrage les travaux de deux architectes chercheuses en sciences sociales: Salima Naji (à Tiznit) et Imen Landoulsi (à Nefta)(LANDOULSI 2019; NAJI 2019). Ces deux femmes avaient préalablement conduit des projets localisés qui mettaient en jeu la question des transformations de l'habiter oasien en dépassant les catégories instituées de rapport au monde imposées par la puissance publique. Profondément investies dans les deux espaces, leur réflexion singulière sur des objets architecturaux, leur analyse des jeux de pouvoirs et la réflexion menée sur l'usage ouvraient d'importantes perspectives critiques sur les modalités classiques d'analyse. Il s'agissait donc de construire un programme de recherche qui n'avait aucunement l'objectif de procéder à une quelconque évaluation des projets menés, mais de

s'appuyer sur ces perspectives compréhensives et critiques pour animer et renouveler les catégories d'analyse.

Il importait pour cela de convoquer une équipe de chercheurs issus de disciplines différentes, mais susceptibles de se remettre en question et de s'ouvrir à d'autres approches, notamment par le recours à l'analyse des ambiances sensibles.

Pour éviter de reproduire des situations de déclinaison de méthodologies, il a été volontairement choisi de favoriser un brassage entre chercheurs qui ne privilégie pas une stricte division du travail fondée sur des actions menées individuellement, mais plutôt sur des formes d'*accompagnement* engageant au partage du contact sensoriel avec l'environnement. D'emblée il est apparu l'importance de façonner ensemble une politique de recherche qui permette de soigner et favoriser les processus de mise en commun du savoir et les variations d'attention produites par l'hétérogénéité de l'équipe. Impliquée dans des séjours supposant la cohabitation de chercheurs, cette dernière devait en effet s'acclimater, dans un mouvement collectif d'enquête, à une pluralité de différences marquées et d'asymétries significatives (statutaires et liées à une proximité variable du terrain).

La collecte collaborative: ethos et praxis scientifique

Établir des ateliers collaboratifs et exploratoires ayant pour principe de se mettre en relation sensible avec des portions de monde oasien devait concrétiser l'idée de frayer un véritable cheminement interdisciplinaire (en s'efforçant de maintenir une réciprocité et une symétrie entre les disciplines). Il s'agissait aussi de considérer de près les exigences contemporaines imposées à l'enquête en science humaines et sociales, dans un climat de durcissement et de montée des régulations éthiques (GENARD ET ROCA I ESCODA 2019), et ce d'autant plus que les participants entretiennent un rapport allant du plus lointain à l'autochtonie avec le contexte d'étude choisi. Il importe de souligner l'arc de vigilance qu'il convient aujourd'hui de garder grand ouvert pour qu'une enquête puisse trouver sa place légitime et fonder quelques ancrages qui la maintiennent *auprès* du monde

que l'on s'efforce de rendre sensible à notre perception. L'enjeu semble d'autant plus profond que les lieux choisis sont actuellement souvent mis en scène et considérés comme singuliers voire marginaux du fait des centralités nouvelles imposées par des processus de domination politique récents. Ainsi, les pièges du relativisme culturel, du progressisme séculariste ou de l'oubli des traces laissées par l'exploitation d'un monde colonial demeurent particulièrement présents. Désormais, il semble acquis que nous ne pouvons plus nous rendre dans ces lieux en feignant l'invisibilité et en prétendant la neutralité qui nous autoriserait à opérer des collectes bienveillantes avec la précaution de déformer le moins possible la réalité. De même, la collecte des bases de données objectives livrées de bon gré au nom d'un projet scientifique dont le profit serait universel et dans le but de renchérir un patrimoine mal connu, mesurant au passage son potentiel à être labélisé et donc muséifié doit être interrogée. Au bout du compte, elle revient à s'emparer d'une culture que l'on aurait soi-même participé à reconstruire et à figer, en élaborant un monde qui serait avant tout le fruit de nos représentations, au point même d'inventer une hétérotopie (GOEURY 2008, 2010).

Or, cette démarche, qui reste largement légitimée par les dispositifs d'évaluation académique de la production du savoir, tend à passer sous silence un ensemble de dimensions relatives à la présence même de l'observateur. C'est pourtant cette présence qui demeure, dans les formes que prend son engagement et à travers la réalité qu'elle va modifier sensiblement, le facteur déterminant de l'expérimentation qui conduit à tisser des fils de réflexion et à aiguïser les facultés perceptives dont nécessite cette dernière. La démarche classique et datée que l'on vient d'évoquer semble aussi négliger un contexte d'étude renouvelé, où doit être traitée localement la conséquence de phénomènes d'ampleur planétaire. Ces derniers fragilisent l'*épistémè* fondée par la Modernité (dans laquelle s'inscrivent la science segmentée et certaines conditions de possibilité). Ils suscitent la nécessité croissante d'établir un travail collaboratif, intégratif et transversal, au-devant des transformations accélérées qui prennent de vitesse les potentiels d'adaptation des sociétés humaines et de la plupart des espèces vivantes.

Accompagner un monde pris de vitesse par ses transformations: la recherche comme maïeutique

Il semble alors, de ce point de vue, extrêmement difficile de s'avancer sur un terrain de recherche sans pondérer l'investigation d'une préoccupation relative à la situation même que vient infléchir la présence des chercheurs. À travers cette visée, il s'agit de rendre première la question de la *venue* qui renvoie à l'expérience du seuil, de la place à trouver et des «formats d'engagement» qui se disposent à une coordination évoluant au fil de l'enquête (THÉVENOT 2006; GOEURY 2010; STAVO-DEBAUGE 2017). C'est de ce triple enjeu, qui concerne une hospitalité à définir et un mode de participation à établir, que ressort la matière la plus riche et essentielle d'une enquête de terrain menée sous la bannière d'une recherche collaborative. Il convient alors d'assumer avoir des effets sur ces mondes avec qui nous partageons l'enquête, mais sans chercher à en maîtriser seuls les contrecoups et les conséquences. Il s'agirait plutôt de se consacrer à la tâche plus modeste et raisonnable d'*accompagner* les transformations que ces mondes connaissent. Nous prenons ici «accompagner» au sens premier, soit l'idée d'être avec ces mondes en mouvement et de cheminer avec eux, tout comme ils cheminent avec nous, en se départissant du sens second, qui est celui de servir de protecteur ou de guide encore largement mobilisé par les chercheurs (GOEURY 2010).

L'idée d'une recherche fondée sur un dispositif de participation inclusif et transparent réunissant les différents intérêts de parties prenantes (*stakeholders*) semble à première vue remplir cette fonction. Désormais plébiscité par les référentiels de bonnes pratiques scientifiques et intégré au format du projet de recherche en tant qu'objectif mesurable, ce dispositif participatif et décisionnel n'est toutefois pas sans poser problème sur le plan où nous nous sommes positionnés. Il emporte en effet avec lui une structure d'action entièrement articulée à une grammaire libérale du commun, qui favorise la négociation d'intérêts particuliers et qui opère de fait une orientation normative et un «contrôle sur les procédures établies» (THÉVENOT 2015). Les travaux réalisés par Emmanuelle Cheyens et Laurent Thévenot ont examiné de près, à propos d'une *Roundtable on Sustainable*

Palm Oil, la manière dont le recours à un tel dispositif masque alors de «puissantes asymétries de positions», exerçant une pression de conformité sur les formes d'expressions en quête de légitimité, et annexant ou travestissant au passage des modalités de gouvernement de la vie commune qui lui sont étrangères (CHEYNS et THÉVENOT 2019). Il importe donc d'envisager d'autres modalités de prendre part par l'enquête à ces processus transformationnels; des modalités intégratives, impliquant le chercheur parmi une pluralité d'autres participants concernés. Mais, elles ne doivent pas se limiter aux procédures que la démocratie participative libérale a largement exportées jusqu'aux mondes de la recherche: elles doivent pouvoir se mêler à d'autres modalités d'engagement ou à d'autres grammaires politiques et morales qui viennent contester toute exclusivité de procédure participative (GOEURY et LERAY 2017).

Les ateliers collaboratifs que nous mettons en place représentent les premières amorces d'une recherche capable d'appréhender les différents processus de transformation qui fragilisent le monde oasien. Ils tentent d'intégrer de façon créative des manières de voir différentes et parfois des traditions de pensée éloignées. Ils établissent les conditions minimales d'un ancrage scientifique autour d'une problématique locale dont la complexité suppose la «mise en correspondance» de registres de sensibilité différenciés (INGOLD 2017). À terme, c'est l'engagement d'une recherche approfondie qui est mis en jeu en prenant appui sur une communauté d'affinités personnelles et un tissu d'attaches familiales établies localement. Une recherche dont l'ambition et le principe d'action reposent à la fois sur un geste d'investigation porté par une dynamique de la perplexité (relevant d'une tension entre doute et curiosité), sur un geste de spécification des manières singulières de conduire l'enquête sur ses ancrages propres, et enfin sur un geste d'émancipation de procédures exogènes et normalisées de récolte et de traitement de données objectives.

Premières approches sensibles et prévenantes

Tentons de rendre ce qui est mis en place lors des ateliers collaboratifs réunis pour des séjours exploratoires. Une équipe hôte, composée de

chercheurs ancrés localement se tient, vis-à-vis des collègues en visite, dans un rapport de médiation au terrain. Ce rapport est indexé, pour ainsi dire, à l'établissement d'une *prévenance* toute particulière, permettant d'amoinrir de part et d'autre le choc d'une première rencontre qui emporte la hantise de l'intrusion². Chaque équipe est composée d'une dizaine de chercheurs de générations différentes. Tous les participants ont déjà collaboré étroitement avec au moins l'un des autres participants, mettant au profit du groupe une complicité et parfois des accointances amicales (nous reviendrons plus loin sur l'importance de considérer le champ de relations mutuelles privilégiées, bien qu'il puisse *a priori* sembler tout à fait étranger au monde scientifique). Les participants viennent de champs disciplinaires variés (architecture, urbanisme, arts visuels, géographie, histoire, sociologie, économie, anthropologie, agronomie) et sont issus de différentes universités, où ils ont forgé des outils analytiques relativement hétérogènes. L'atelier collaboratif s'est tenu jusqu'à présent sur une période d'environ une semaine. Les participants cohabitent dans un lieu où un espace de travail en commun est aménagé, avec la possibilité de constituer des niches accueillant des fractions plus restreintes du groupe. Dès son arrivée, la totalité de l'équipe chemine à travers un espace géographique de référence (un *terrain*), guidé par les hôtes qui, au prix d'un exercice de défamiliarisation, rendent sensibles et verbalisent leurs liens privilégiés à l'environnement traversé, décrivant notamment ce qu'ils y ont fait et envisagent encore d'y faire. L'itinérance envisagée fait place à la rencontre inopinée, et déjà à la possibilité de prendre quelques marques, de relever certaines traces, d'engager conversation avec les habitants. Elle est conduite au gré d'une démarche qui aborde volontairement l'espace parcouru selon une perspective polysensorielle, en cherchant à faire progressivement ressortir verbalement la combinaison synesthésique de l'expérience vive³. La déambulation permettra d'établir une première nappe de *saillances référentielles communes*, qui viendront structurer par la suite l'élaboration de la dynamique collective. La trame d'arpentage initialement programmée par l'équipe hôte est disposée à être transgressée: le groupe se désagrège souvent à mesure qu'il progresse dans sa déambulation, laissant alors advenir des *points d'affinités interpersonnelles* et

s'entrecroiser des *contours narratifs de première approche*. Un regroupement s'opère dans la soirée, permettant un retour discursif sur l'expérience sensible de la déambulation. L'exercice permet de consolider un socle d'événements et de lieux (les saillances référentielles communes) en les imprégnant des sensibilités disciplinaires de chacun et en les pondérant du fait que l'on se rend à l'enquête, non pas comme une page vierge, mais en transportant des objets conceptuels et méthodologiques auxquels on tient, mais que l'on considère comme faillibles et associables dans certaines limites à d'autres. Comme ce sera systématiquement le cas lors des moments collectifs de l'atelier, la parole est invitée à tour de rôle et s'installe dans un espace accordant un privilège à la convivialité, de manière à autoriser des interventions indécises ou décalées et à raffermir des liens de mutualité, d'entraide et d'encouragement. Sont alors délimitées des thématiques de premier abord, qui seront prises en charge par des segments de petites tailles (sous-groupes) faisant alliance pour le restant du séjour exploratoire⁴.

Au carrefour d'un trouble assumé et d'un soin dispensé

Il convient d'assumer, disions-nous plus haut, d'avoir des effets sur le monde soumis à notre exploration, ce qui implique à la fois d'en prendre soin et d'accepter le trouble qui sera suscité par notre présence. La communauté intime qui se fonde à travers ces ateliers collaboratifs expérimente ainsi, et en premier lieu, l'accueil d'un monde découvert. L'investigation ne pourra se départir des indissociables questions que posent l'hospitalité et l'appartenance (STAVO-DEBAUGE 2017). Les deux dimensions du *prendre soin* et du *trouble éveillé* par la présence des chercheurs doivent être envisagées conjointement et elles fourmillent alors d'enseignements sur le monde lui-même, avec lequel nous espérons partager certaines manières de rendre sensible et d'organiser la réalité. Le *prendre soin*, ce par quoi le terrain est abordé avec précaution et ce pourquoi l'équipe en visite est traitée avec prévenance, dérive en lui-même vers l'horizon éthique fondamental d'un assentiment communautaire et personnel à l'investigation (DESCOLA 2003). Il serait réducteur et relativement ethnocentré de vouloir

rabattre la preuve de cet accord sur la seule validation contractuelle ratifiant sur le plan juridique un consentement éclairé et délivré en parfaite connaissance de cause. Il semble préférable à cet égard de replacer l'usage systématique du contrat au cœur de la grammaire libérale des intérêts dont il demeure pleinement issu. Cette grammaire s'exporte désormais massivement avec les protocoles d'enquête nous parvenant du monde anglo-saxon, et nous avons cherché plus haut à pointer sa normativité et les asymétries implicites de position qu'elle met en jeu en impliquant des formes requises de maîtrise et donc de contrôle des procédures. Au-delà de cet outillage contractuel, il reste ainsi crucial pour l'enquête de pouvoir asseoir les fondations de la confiance réciproque sur d'autres registres d'engagement; la complexité des embranchements affinitaires et des formes d'attachement en vigueur notamment dans les sociétés méditerranéennes n'a jamais cessé de nous le montrer (BREVIGLIERI 2018).

Le *trouble* suscité par l'étrangéité même de notre présence demeure lui aussi un haut lieu d'explorations des fondements axiologiques qui s'entrecroisent dans de tels ateliers. Les traits phénoménaux du trouble sont extrêmement amples et traversent les régions sensibles de l'offense, de la gêne ou l'embarras en venant se confronter au seuil qui souligne les fautes dans l'écart à juste distance au terrain, et sépare le correct de l'incorrect, le tolérable de l'intolérable. Ces manifestations du trouble s'apparentent largement aux maladresses de l'étranger qui vient et dont l'apparition soudaine, l'allure hésitante ou l'indiscrétion invite les chercheurs à réviser leur liberté présumée et à discerner la place qu'ils peuvent occuper dans une communauté qui n'est pas la leur, mais dont ils espèrent comprendre des principes d'ordonnement. Ces chercheurs peuvent faire du trouble qu'ils suscitent par leurs maladresses, l'une des matières de leur enquête, comme le sont aussi certains gestes de générosité et d'obligations, prises en main excessives ou mises en scène caricaturales dont ils sont les destinataires privilégiés, et qui, au regard des grammaires de l'accueil qu'ils emportent avec eux, peuvent dénoter à leurs yeux d'une hospitalité outrée. Nous avons souligné par ailleurs les propriétés fécondes du *malentendu* en tant qu'il représente, parmi les nuances phénoménales du trouble perçu, une occasion particulière d'approfondir certains registres d'investigation

et de collaborer à la tâche d'intercompréhension et d'éclairage des constructions du commun (BREVIGLIERI 2017; THÉVENOT et KAREVA 2017). Dans la conception de l'enquête que nous présentons ici, le malentendu n'est pas à ranger parmi les malheurs de la communication, mais comme une pièce cruciale qui invite à circuler d'un point de vue à l'autre, d'une langue à l'autre, d'une situation à l'autre. Le malentendu voit affleurer l'étrangeté que fait surgir l'expérience de la différence dans la rencontre, et, pour que la communication puisse être, sans qu'elle n'écrase les écarts en présence, il devient le motif d'une quête d'éclaircissement et d'un effort de transformation des modes d'engagement en présence. L'enquête se tient en équilibre sur le fil d'une hospitalité incertaine et elle travaille des combinaisons relationnelles originales visant à mettre en commun les obstacles qu'elle y rencontre, à la fois pour apprendre de l'autre et pour ouvrir en partage les sillons de perplexité naissant des transformations du monde qui nous relie. L'enquête se situe aussi entre deux polarités qui peuvent la fragiliser et piéger l'équilibre dont elle nécessite sur ce plan de la cohabitation scientifique. D'un côté, en se repliant sur un modèle de la division du travail scientifique, qui favorise une programmation séquentielle et morcelée en tâches parcellisées clairement délimitées selon des compétences individuelles d'expertise reconnue. De l'autre, en s'appuyant exclusivement sur un modèle scientifique hérité de la dispute critique, qui tend à hiérarchiser l'espace de collaboration aux dépens d'une quête d'horizontalité. Or, celle-ci anime profondément une dynamique du *faire ensemble* prenant soin des attachements de proximité entre chercheurs.

Se déplacer et faire ensemble

Au lendemain de la première journée de l'atelier, les sous-groupes se rapprochent des aspérités du terrain qu'ils auront d'eux-mêmes repérées pour esquisser l'enquête. Ils vont tester la possibilité d'y consolider un ancrage permettant de cultiver une progressive familiarisation. On peut considérer que ces ateliers exploratoires consistent principalement au creusement délicat d'une attache au terrain. C'est l'assurance même de cette attache qui devient la condition de possibilité du déplacement que

suppose l'activité exploratoire. Nous entendons ici le terme *déplacement* dans un sens large et exploitable, qui éclaire ce nécessaire et difficile établissement d'une attache au terrain et qui dit autre chose qu'un simple passage: à la fois une action qui tente de trouver sa place dans l'environnement de l'enquête, un mouvement (ou un bougé) qui reste la condition phénoménale de la perception sensible, et enfin un geste qui assume de se rendre ailleurs en transportant une partie des choses possédées au départ. Mais qu'en est-il de l'équipe hôte censée déjà côtoyer de plus ou moins longue date le terrain investi? Si l'équipe en visite présente très visiblement le témoignage de cette opération de déplacement, d'autant qu'elle se redouble pour elle d'un dépaysement, il faut se demander en quoi l'équipe hôte l'expérimente, elle aussi, mais sous un angle sensiblement différent. Nous évoquions plus haut la dynamique qui consiste en une familiarisation progressive pour la première et une défamiliarisation pour la seconde, qui tient à l'effort attendu de prévenance reposant sur l'explicitation du lien entretenu avec le terrain, sur la présentation des savoirs antérieurement acquis, et donc sur la symétrisation relative des connaissances avec les chercheurs qui découvrent le terrain. Or, non seulement ce geste de défamiliarisation est l'occasion de rouvrir les yeux sur le terrain en usant d'une perspective ajustée à l'effort d'accueil que l'on vient de mentionner, mais les positions acquises vont elles-mêmes être sensiblement déplacées par l'intermédiaire des chercheurs en visite qui vont progressivement configurer de nouveaux liens au terrain et mettre à l'épreuve des schémas d'investigation inédits. De sorte que la qualité même de l'opération de défamiliarisation entretient une dynamique seconde de refamiliarisation, qui s'entend, elle aussi, dans un rapport à l'exploration et permet à l'équipe hôte de bénéficier de ce qui émerge du processus tâtonnant de familiarisation avec le terrain de l'équipe en visite. Dans son ouvrage qui porte attention aux gestes de fabrication afin d'ouvrir une conception pédagogique fondée sur l'idée d'une *fabrique des manières de faire*, Tim Ingold nous indique une piste absolument précieuse (INGOLD 2017). Partant des propriétés de modulation et de résistance de la matière, il décrit finement un ensemble d'enquêtes menées avec ses étudiants afin de tirer au clair les «correspondances» multiples qui doivent

s'établir entre un éventail extrêmement varié d'éléments (humains et non-humains) pour faire advenir un processus créatif de production. En associant une expérience sensorielle depuis laquelle se multiplient les faisceaux d'attention et les processus de transformation de la pensée et de la matière, Ingold étend très largement la communauté des participants conviés à l'enquête, tout en prenant soin de maintenir son dispositif collectif et pédagogique à l'écart des écueils relationnels que seraient la condescendance ou l'ethnocentrisme. Les «arts de l'enquête», dit-il, sont des manières de nous entremêler par des liens de correspondance avec le monde; ils demandent aux ethnographes, artistes ou architectes de participer aux phénomènes qui sont l'objet même de leur attention et de réveiller leurs sens pour laisser s'échapper le processus créatif qui nous fera apprendre du monde⁵. Toutefois, si cette approche suppose le fonctionnement d'un collectif d'apprentissage dynamisé par le fait d'avoir à fabriquer ensemble, elle passe sous silence les nuances relationnelles subtiles qui font *tenir ensemble* les cohabitations qui prennent forme et se transforment au fil du temps. Si elle souligne la nécessité d'un accompagnement (de la matière travaillée comme des collaborateurs), elle ne dit rien de la nature du compagnonnage et de l'espace de résonance intime qu'il induit. La thèse du *faire ensemble* doit s'étayer de précisions sur les propriétés de *l'être-ensemble*, afin d'apporter une analyse plus précise de ce qui touche et affecte la vie commune et vient indubitablement composer avec les dynamiques de la recherche.

Cohabiter

Le contexte actuel de la recherche en Sciences Humaines et Sociales est traversé en profondeur par un principe de régulation valorisant un schéma fortement productiviste, où se renforcent mutuellement un système d'assurance qualité prenant appui sur une métrique héritée des sciences de l'ingénieur et du calcul, doublé d'une politique d'émulation à la performance. Un ensemble complexe de dispositifs congruents (prolifération de classements fondés sur des données quantitatives, incitation exacerbée au cumul de publications, quête de réputation transitant par l'accès aux

revues les mieux cotées, compétition à laquelle exposent les procédures d'appel d'offres, etc.), impose un *climat concurrentiel* touchant autant les laboratoires que les individus eux-mêmes (BRUNO 2008). La mise en place d'équipes censées réunir sur une durée respectable un groupe de chercheurs se retrouve ainsi exposée au fait que ce climat imprègne la vie de la communauté réunie. On ne saurait donc occulter le problème que pose à la conduite des projets de recherche actuels, l'émergence de stratégies individualistes instrumentalisant les liens à l'équipe et au terrain ou même de rivalités grevant l'inclination à collaborer et notamment l'élan de partage des savoirs dans l'exploration.

Il importe ainsi de réintégrer, comme une visée explicite de ces projets, des schémas alternatifs qui prennent en compte, à la racine de la collaboration scientifique, le niveau élémentaire du *bien vivre* en communauté restreinte (un *savoir cohabiter* – BREVIGLIERI 2006). Un niveau déconnecté des pressions productivistes et concurrentielles, et considérant sérieusement les écarts et différences que met en jeu l'ambition d'intégrer dans les équipes des partenaires lointains, afin de renforcer les relations transdisciplinaires et transnationales qui s'imposent au-devant de problématiques contemporaines globales, lesquelles semblent désormais ponctuées de catastrophes diverses, cumulatives et récurrentes. Ces problématiques se ramifient en plusieurs dimensions entrecroisant étroitement ce qui avait pu être rangé par la modernité dans l'opposition tranchée entre nature et culture, ou ce qui était resté sous-estimé par cette première en conséquence de l'ardeur hégémonique de son point de vue sur le monde. Ainsi, les efforts de décentrement que ces problématiques supposent se joignent étroitement aux registres inédits de cohabitations que la recherche semble devoir mettre en place. Ces registres de cohabitation sont établis pour échapper au cadre autoréférencé de cette dernière. Ils visent à ancrer sur le terrain un ensemble de relations mutuelles privilégiées, sur lesquelles viennent se greffer les prémisses, puis les formes d'accompagnement, que nécessitent la mise en place tâtonnante mais aussi l'ancrage durable d'un appareillage d'enquête. Ces formes d'accompagnement, disions-nous, sont tournées à la fois vers le soin et l'exploration des liens comme des lieux. Les registres de cohabitation font du compagnonnage une modalité

de participation remarquable, à partir de laquelle agit une inclination au rapprochement interpersonnel qui consolide des complémentarités et renforce une approbation mutuelle et réciproque. Mais cette inclination au rapprochement met aussi, et plus généralement, au contact du monde, non pas pour en extraire d'emblée des ressources convertibles en valeur scientifique, mais pour y sonder plutôt les manières propres de l'habiter, en se raccordant à lui de proche en proche et en favorisant ainsi l'attention rapprochée. C'est notamment cette dynamique que l'on s'efforce d'alimenter dans les ateliers collaboratifs, parce qu'en ces points de contact et de rapprochement *comparaissent* des éléments, des matières ou des phénomènes susceptibles d'une investigation ultérieure. Cette investigation ne prendra sens qu'à l'intérieur d'un champ perceptif où il aura fallu trouver un ancrage pour saisir de manière pénétrante combien les exigences d'adaptation aux transformations accélérées du monde déstabilisent et questionnent des manières de l'habiter.

Les chercheurs auront composé avec leurs affinités réciproques, ils se seront liés en petits groupes entretenant un rapport privilégié avec certains habitants, composant ici et là des tissus de familiarité en prenant le temps de répondre aux sollicitations du monde, faisant varier les focales de perception, les formats de participation et les registres d'écoute et de communication. Les soirées de ces ateliers sont l'occasion d'un regroupement permettant de jouer sur une autre échelle de mise en commun et d'amasser des témoignages pris sur le vif. C'est là que s'entrecroisent les sillons de perplexité creusés durant la journée. Progressivement, les trames d'enquête et les manières créatives d'approcher le terrain se bâtissent, accompagnant des lignes thématiques, l'ensemble formant une composition d'engagements singuliers mis à l'épreuve du terrain. Au milieu du séjour s'établit donc assez spontanément un travail collectif de délimitation et de tri parmi les lignes de préoccupation retenues. En se prêtant régulièrement à leur narration, ces lignes préfigurent un travail de rassemblement et de composition entre les différentes textures expressives qui ont accompagné les cheminements exploratoires : écriture, production artistique, paysages sonores, schémas graphiques, photographies, films, croquis, conversations enregistrées, etc. C'est ce travail de

composition qui fait l'objet d'une première trace de publication sur un carnet de recherche dont il nous reste à parler.

Le carnet de recherche Zerka

La position définitive et rétrospective qui transparait dans le produit fini de la recherche, généralement un article, un rapport ou un exposé, rend très peu justice au processus exploratoire et créatif qu'ont supposé le processus d'ancrage et les formes d'engagement exigées sur le terrain de l'enquête. Dans le format requis de la publication académique, où l'expérience du terrain est calibrée pour apparaître sous la forme de données collectées et objectivées, la grande diversité des dynamiques exploratoires qui ont animé le cheminement de l'enquête semble en grande partie mise de côté et perdue de vue. Ce sont précisément ces ancrages consolidés, formes d'engagement et processus exploratoires que nous cherchons à restituer grâce à un *carnet de recherche* accessible à un large public⁶. Le carnet de recherche est confectionné pendant les ateliers, au soir des journées d'investigation (à condition que ce ne soit pas les soirées ou la nuit qui invitent à mener l'enquête). La rédaction correspond à un travail collectif d'affinage progressif de matières premières et de textures diverses rassemblées pour l'occasion. Elle retrace les cheminements et les aménagements dont l'enquête a fait l'objet pour s'attacher à un terrain et pour éveiller l'univers des phénomènes perceptibles qui fera converger l'attention des participants. Ce qu'il importe de restituer à même ce carnet, c'est ce cheminement progressif et les choses depuis lesquelles la part du sensible s'est éveillée en faisant converger l'attention mutuelle. La matière qui alimente ce carnet de recherche permet, non sans rigueur, de filer la trace de matières composites enchâssées dans des histoires qui les situent les unes par rapport aux autres (SCHAPP 1992). La structure souple du carnet permet de relier de petits articles, représentants des amorces d'investigation, en adoptant une trame que permet de suivre trois modalités d'entrée: par mots-clés (architecture, femmes, irrigation, etc.), par objets et lieux d'études (la source sacrée Aïn Zerka, l'agriculture urbaine, l'espace public des médinas, etc.) et par formats de parution (billets,

récits, sons, images, cartes, etc.). La publication laissée sur ce carnet de recherche ne prétend pas à l'exactitude ou à l'exhaustivité requises par le modèle académique de production de la connaissance; elle s'aventure au-devant du sens, elle n'établit que la prémisse fourmillante du vouloir-dire et de l'intention de signifier *calibrée* pour la publication académique. En gardant trace de ce processus commun d'éveil et de creusement de la matière ethnographique et transdisciplinaire, le carnet de recherche restitue non seulement la dynamique même qui a rendu attentif au monde, et ce qui aura permis, guidé, autorisé et facilité son exploration. Mais il laisse aussi entrevoir l'expérience d'une cohabitation à travers un dispositif collectif travaillant à la fabrication tâtonnante d'une enquête de terrain. Se tient là un outil pédagogique remarquable. Car il permet d'entendre les conditions de réalisation d'un apprentissage *in situ*, qui généralement ne se laisse pas capter par l'économie normalisée de la production scientifique. Il n'est en effet question ici que d'un atelier de préfiguration, mais dont le travail consiste à construire collectivement certaines fondations pour des recherches ultérieures, que celles-ci passent par un regard approfondi sur la disposition d'un monde à être appréhendé pour y mener une enquête, par le croisement inédit de points d'affinité regroupant chercheurs et acteurs de terrain, par des formes d'attachements naissants au lieu investigué, par l'établissement de contours narratifs capables d'initier de grandes histoires, par l'expérience d'une cohabitation susceptible d'étendre les bienfaits de la collaboration au-delà de la simple circulation des savoirs, ou par le témoignage d'une éthique de la prévenance qui souligne combien la tâche d'accompagnement du monde en transformation sur laquelle repose la viabilité d'une investigation scientifique est d'une nature foncièrement complexe et délicate.

¹ Mentionnons au passage la possibilité de rapprocher la présente investigation de terrain avec celle menée par un collectif d'enquêteurs brésiliens et français au Condomínio Barão de Mauá (THIBAUD 2020).

- ² Pour un usage des notions de « choc » et de « hantise » rapportées au concept d'hospitalité sur le fond de laquelle se présente l'étranger: STAVO-DEBAUGE 2017. Nous reviendrons plus loin sur l'enjeu d'un *agir prévenant* dans la confection d'une cohabitation supposant l'intégration d'une équipe scientifique extérieure au terrain de l'enquête.
- ³ Les ateliers se sont largement imprégnés des méthodes d'observation innovantes établies au CRESSON: THIBAUD 2015 et TIXIER 2016.
- ⁴ Des groupes généralement de 2 à 4 personnes, avec l'assurance que l'une d'entre elles maîtrise l'idiome local.
- ⁵ Ingold s'intéresse aussi à une quatrième manière de faire, l'archéologie. Son approche est alors voisine de celle qu'André Leroi-Gourhan mettait en avant: en partant de la forme et des traces laissées sur la matière, il semble possible de retrouver le geste et la fonction, puis de faire dériver de l'intuition technique les rythmes et chaînes opératoires (LEROI-GOURHAN 2000).
- ⁶ Ce carnet est hébergé sur la plateforme Hypothèses du portail OpenEdition. Voir en ligne: <https://zerka.hypotheses.org>